

Le Premier Dimanche

Historique · Pièce à 8 personnages · 5 femmes, 2 hommes, 1 au choix · 75 min · Intermédiaire

Avril 1945. À Bellegrange, les femmes voteront dimanche pour la première fois, et la liste du maire porte dix noms d'hommes, dont cinq sont encore prisonniers en Allemagne. Au lavoir, on se met en tête qu'une des leurs pourrait siéger au conseil : Louise, qui tient la ferme depuis cinq ans. Il faudra écrire les bulletins à la main, trouver du papier, tenir tête au maire, et surtout oser, dans l'isolement, laisser son propre nom.

Bellegrange, un village de la Nièvre : le lavoir, l'épicerie, la cuisine d'une ferme, la salle de classe qui sert de bureau de vote, le samedi 28 et le dimanche 29 avril 1945.

Distribution

LOUISE (Rôle féminin, Adulte) 39 ans, tient seule la ferme des Mercier depuis que son mari, Paul, est prisonnier en Allemagne.

AUGUSTINE (Rôle féminin, Senior) 71 ans (elle en avoue 65), laveuse au lavoir communal depuis cinquante ans, veuve depuis 1916.

SIMONE (Rôle féminin, Adulte) 47 ans, l'épicière, dont le mari est lui aussi prisonnier.

LUCIE (Rôle féminin, Jeune adulte) 20 ans, la fille de Simone ; elle aura l'âge de voter en juin.

AGATHE (Rôle féminin, Senior) 68 ans, la femme du maire.

CLAUDE (Sans marque de genre, Adulte) la trentaine, tient le bureau de poste, le télégraphe et l'unique téléphone du village.

ARMAND (Rôle masculin, Senior) 67 ans, maire de Bellegrange depuis 1925.

VICTOR (Rôle masculin, Adulte) 34 ans, frère de Paul, rapatrié du stalag en mars pour raison de santé ; il dort à la ferme.

ACTE I : LE LAVOIR

SCÈNE 1

(Le lavoir communal, un samedi matin. Le bruit de l'eau. Augustine frotte un drap sur la pierre. Simone arrive avec un panier de linge.)

SIMONE. Vous êtes déjà là.

AUGUSTINE. Je suis toujours déjà là. C'est le lavoir qui arrive après moi.

SIMONE. Il reste de la cendre ?

AUGUSTINE. Dans le seau. Pas trop, c'est la mienne. Le savon de l'épicerie, j'en ai lavé un drap avec, le drap est sorti plus sale.

SIMONE. C'est le savon qu'on me livre. Je ne le fabrique pas.

AUGUSTINE. Je ne t'accuse pas. Je constate.

(Simone s'agenouille, commence à laver. Un temps.)

SIMONE. Vous avez vu l'affiche ?

AUGUSTINE. Quelle affiche ?

SIMONE. À la mairie. La liste. Pour demain.

AUGUSTINE. Je ne lis pas les affiches de la mairie, elles disent toujours la même chose : défense de. Défense de laisser divaguer les poules, défense de laver dans l'abreuvoir.

SIMONE. Celle-là dit qui va être élu.

AUGUSTINE. Alors elle est écrite avant qu'on vote. C'est pratique.

(Lucie arrive en courant, une feuille à la main.)

LUCIE. Je l'ai recopiée. Mot pour mot. Maman, tu ne l'as pas lue jusqu'en bas.

SIMONE. J'ai lu le haut. Le bas, c'est pareil que le haut.

LUCIE. « Liste d'union républicaine et de reconstruction. Armand Delorme, maire sortant. Fernand Bastien, maréchal-ferrant. Émile Bouchard, meunier. Joseph Pichon, propriétaire. » Propriétaire de quoi ?

AUGUSTINE. De la mare. Il a toujours dit que la mare était à lui.

LUCIE. « Paul Mercier, cultivateur, prisonnier de guerre. Marcel Garnier,

épicier, prisonnier de guerre. »

(Simone s'arrête de froter.)

SIMONE. Ils ont mis ton père.

LUCIE. Ils ont mis tous les prisonniers. Cinq sur dix. Cinq hommes qui sont en Allemagne, on ne sait même pas où, depuis janvier on n'a plus une lettre, et on va les élire au conseil municipal.

AUGUSTINE. Ils vont siéger par la poste.

LUCIE. Il n'y a plus de poste avec l'Allemagne.

AUGUSTINE. Alors ils ne viendront pas souvent. Ça fera des réunions courtes.

SIMONE. C'est un hommage, Lucie. C'est pour dire qu'on les attend.

LUCIE. C'est pour dire qu'il n'y aura pas de place pour quelqu'un d'autre. Dix places. Cinq pour des absents, quatre pour des messieurs qui sont au conseil depuis 1925, et la dernière pour Victor Mercier, qui est rentré il y a un mois. Et pas une femme.

SIMONE. Il n'y a jamais eu de femme au conseil.

LUCIE. Il n'y a jamais eu de femme qui votait non plus. Et demain, il y en a cent soixante dans ce village qui vont mettre une enveloppe dans l'urne. Pour élire dix hommes.

AUGUSTINE. Cent soixante ? Tu les as comptées ?

LUCIE. Sur la liste électorale. Elle est affichée à côté. Il y a votre nom, d'ailleurs.

AUGUSTINE. Avec mon âge ?

LUCIE. Avec votre date de naissance.

(Augustine lâche son drap.)

AUGUSTINE. Qui est-ce qui a affiché ça ?

LUCIE. La mairie.

AUGUSTINE. On ne peut plus rien garder pour soi, dans ce pays. Ils ont libéré la France pour afficher l'âge des femmes.

SIMONE. Et toi, tu y es, sur la liste ?

LUCIE. Non. Moi, je suis encore J3. J3 pour le pain, J3 pour le vote. J'ai

vingt et un ans le six juin. Je rate la démocratie de cinq semaines.

AUGUSTINE. Moi, je suis A. Comme tout le monde.

SIMONE. Vous êtes V, Augustine. Je vous découpe des tickets V depuis l'an dernier.

AUGUSTINE. V pour vaillante.

SIMONE. Il y en aura d'autres, des élections.

LUCIE. Pas des premières.

(Un temps. Elles lavent.)

AUGUSTINE. Cent soixante, tu dis ?

LUCIE. Cent soixante-trois.

AUGUSTINE. Et les hommes ?

LUCIE. Cent quarante-neuf inscrits. Moins ceux qui sont en Allemagne. Moins ceux qui sont au cimetière et qu'on n'a pas encore rayés.

AUGUSTINE. Alors on est plus nombreuses.

SIMONE. Ça ne veut rien dire. On ne va pas voter toutes pareil.

AUGUSTINE. Non. Mais on pourrait.

SCÈNE 2

(Louise arrive, une corbeille de linge sur la hanche. Elle la pose, regarde les trois autres, qui la regardent.)

LOUISE. Quoi ?

AUGUSTINE. Rien.

LOUISE. Vous me regardez comme on regarde une vache qui a mangé du trèfle mouillé.

SIMONE. On parlait des élections.

LOUISE. Ah. Moi je parle des chemises. Victor en met deux par jour, il a pris l'habitude au camp de se laver tout le temps, je ne vais pas lui reprocher. Mais je n'ai plus de bleu pour le linge.

LUCIE. Tu as vu la liste, Louise ?

LOUISE. J'ai vu la liste. Paul est dessus. Le maire est venu me demander si j'étais d'accord, mardi. Comme si on pouvait dire non.

AUGUSTINE. On peut toujours dire non. C'est même la seule chose qu'on peut toujours dire.

LOUISE. Pour mettre le nom de son mari sur une affiche ? Il a dit que c'était pour que le village ne l'oublie pas. Je lui ai dit que le village ne risquait pas de l'oublier, qu'il me le demandait tous les jours, à l'église, au moulin, chez Simone : des nouvelles de Paul ? Pas de nouvelles. Depuis janvier, pas de nouvelles.

SIMONE. Pareil pour Marcel.

LOUISE. Je sais.

(Un temps. Elles frottent.)

LUCIE. Il faudrait une femme sur la liste.

LOUISE. Il faudrait du savon, déjà.

LUCIE. Je suis sérieuse. Demain on vote pour la première fois, et on va voter pour la même chose qu'avant. Comme si on n'était pas là. Comme si personne n'avait remarqué qui faisait marcher le village depuis cinq ans.

LOUISE. Le village marche tout seul, il a l'habitude.

AUGUSTINE. Non. Le village, il marche parce que tu fais la collecte du lait tous les matins pour les sept fermes du haut, parce que Simone fait les tickets, parce que le père Pichon a cru qu'il commandait les battages et que c'est toi qui les as commandés.

LOUISE. C'était plus simple.

AUGUSTINE. C'est ce qu'on dit quand on a fait le travail d'un autre.

LUCIE. Tu pourrais te présenter, Louise.

(Louise s'arrête de frotter.)

LOUISE. Moi ?

LUCIE. Tu connais toutes les fermes. Tu as tenu la ferme de Paul, la collecte, les réquisitions. Tu as discuté avec les Allemands pour les chevaux.

LOUISE. J'ai discuté avec un caporal autrichien qui avait peur des chevaux. Ce n'est pas de la politique, c'est de l'équitation.

LUCIE. C'est exactement de la politique.

LOUISE. Lucie, Paul est sur la liste.

LUCIE. Et alors ?

LOUISE. Et alors je ne vais pas me présenter contre mon mari. Il est dans un camp, on ne sait pas lequel, on ne sait pas s'il mange, et moi pendant ce temps je fais campagne contre lui ? Qu'est-ce qu'on dirait ?

AUGUSTINE. On dirait que tu as du cran.

LOUISE. On dirait que je n'attends pas qu'il rentre pour prendre sa place. On le dit déjà assez.

SIMONE. Qui dit ça ?

LOUISE. Personne. Tout le monde. Depuis que Victor est revenu et qu'il dort à la ferme.

SIMONE. C'est son frère.

LOUISE. C'est son frère qui a trente-quatre ans et qui dort sous mon toit. Ça suffit pour deux ou trois conversations à la sortie de la messe.

(Augustine se redresse, s'essuie les mains sur son tablier.)

AUGUSTINE. Moi, je n'ai pas de mari prisonnier.

LUCIE. Vous ?

AUGUSTINE. Je dis ça comme ça. Je dis que si on cherchait une femme sans mari à ménager, sans frère dans le grenier, qui connaît le village depuis plus longtemps que le maire, qui sait qui doit quoi à qui parce qu'elle a lavé le linge de tout le monde, on n'aurait pas à chercher loin.

SIMONE. Augustine.

AUGUSTINE. Je dis ça pour l'exemple.

LUCIE. Vous voulez vous présenter ?

AUGUSTINE. Je n'ai pas dit ça. J'ai donné un exemple. Un exemple, c'est fait pour qu'on le suive, pas pour qu'on le suive moi.

LOUISE. Vous seriez très bien, Augustine.

AUGUSTINE. Je sais. Mais c'est toi qu'il faut.

LOUISE. Pourquoi moi, si vous seriez très bien ?

AUGUSTINE. Parce qu'à mon âge, on vote pour moi par politesse, comme on salue un enterrement. Pour toi, on voterait pour de vrai.

LOUISE. Ou contre.

AUGUSTINE. Ça aussi, c'est pour de vrai.

(Un temps. Louise reprend sa chemise, la tord.)

LOUISE. De toute façon, la liste est faite. Elle est affichée.

LUCIE. On peut en faire une autre.

SIMONE. Avec quoi ? Il faut des bulletins. Il faut les imprimer. L'imprimeur est à Clamecy et il n'a plus de papier depuis Noël.

LUCIE. On peut les écrire.

SIMONE. À la main ? Trois cents bulletins ?

LUCIE. Il y a toute la nuit.

SIMONE. Il y a toute la nuit pour dormir. Moi j'ouvre à sept heures.

SCÈNE 3

(Claude arrive, une sacoche de la Poste en bandoulière, quelques cartes à la main.)

CLAUDE. Bonjour. Pas de courrier d'Allemagne. Je le dis tout de suite, comme ça personne n'a besoin de demander.

SIMONE. Merci, Claude.

CLAUDE. J'ai les dernières cartes d'électeur. La mairie les a reçues hier soir, il fallait qu'elles arrivent avant demain. Simone Garnier. Louise Mercier. Augustine Roux.

(Augustine prend la sienne, la regarde, la cache dans sa poche.)

AUGUSTINE. Elle est fausse.

CLAUDE. Comment ça ?

AUGUSTINE. La date. Ils se sont trompés de date.

CLAUDE. C'est celle de l'état civil.

AUGUSTINE. L'état civil se trompe aussi. Il a bien marqué mon mari « mort pour la France », alors qu'il est mort pour rien du tout, dans un trou, en

février 16.

(Un temps.)

CLAUDE. Il faut voir la mairie. Lundi.

AUGUSTINE. Laisse. Je voterai avec mes six ans de trop.

LUCIE. Claude, si on voulait faire une autre liste, on pourrait ?

CLAUDE. Je ne m'occupe pas des listes. Je suis la Poste.

LUCIE. Mais vous savez comment ça marche.

CLAUDE. Je sais ce qui est écrit dans la circulaire que j'ai portée à la mairie. Ce n'est pas pareil.

AUGUSTINE. Et qu'est-ce qu'elle dit, la circulaire que tu as portée ?

CLAUDE. Elle dit que dans une commune comme la nôtre, chacun apporte son bulletin. Imprimé ou écrit à la main, sur du papier blanc, sans signe. On peut rayer des noms. On peut en ajouter. Il faut la moitié des voix plus une pour passer au premier tour. Sinon, on revote le 13 mai.

LUCIE. Donc on peut écrire n'importe quel nom.

CLAUDE. N'importe quel nom d'une personne qui peut être élue. Pas celui de la vache.

AUGUSTINE. Ça, c'est pour le père Pichon. Il a voté pour sa jument en 1935.

SIMONE. Et le papier ? Où est-ce qu'on trouve du papier blanc, un samedi, en 1945 ?

CLAUDE. La préfecture a envoyé deux rames pour les bulletins. Pour toute la commune.

LUCIE. Où sont-elles ?

CLAUDE. À la mairie.

LUCIE. Évidemment.

CLAUDE. Je ne fais que dire où elles sont. Je ne dis pas ce qu'il faut en faire. Je suis neutre.

AUGUSTINE. Tu as toujours été neutre. Même en 40, tu as distribué les lettres des deux côtés.

CLAUDE. C'est mon métier. Une lettre, ça ne vote pas.

(On entend des bidons s'entrechoquer. Victor passe, deux bidons de lait à la main. Les femmes se taisent. Il s'arrête.)

VICTOR. Bonjour.

SIMONE. Bonjour, Victor.

VICTOR. Le lait des Bouchard est tourné. Je l'ai mis de côté, pour les cochons. Ils ne diront rien, les cochons.

LOUISE. Merci.

VICTOR. Vous parliez de quoi ?

AUGUSTINE. De savon.

VICTOR. Vous parlez de savon à voix basse, maintenant ?

LUCIE. On parlait de la liste. Vous êtes dessus, Victor.

VICTOR. Sur quoi ?

LUCIE. « Victor Mercier, cultivateur, ancien prisonnier de guerre. » Le dernier. Le dixième.

VICTOR. Personne ne m'a demandé.

LUCIE. On ne vous a pas demandé ?

VICTOR. Le maire m'a serré la main à la sortie de la messe, dimanche. Il m'a dit qu'il comptait sur moi. J'ai dit oui, comme on dit oui à un homme qui vous serre la main. Je croyais qu'il parlait des battages.

AUGUSTINE. Avec Armand, c'est toujours les battages. Et puis à la fin, c'est l'affiche.

VICTOR. Je ne veux pas être au conseil. Je veux dormir. Je veux une nuit sans me réveiller pour compter les autres.

(Un temps. Personne ne dit rien.)

VICTOR. Je vais lui dire de m'enlever.

CLAUDE. C'est imprimé, Victor. L'affiche est imprimée.

VICTOR. Alors qu'on me raye.

LUCIE. C'est ça. Il faut qu'on vous raye. Et qu'on mette quelqu'un d'autre à la place.

VICTOR. Qui ?

(Les regards vont vers Louise. Elle tord sa chemise.)

LOUISE. Victor, tu ramènes les bidons ? Ils attendent à la laiterie.

VICTOR. J'y vais.

(Il reprend ses bidons. Il regarde Louise, puis s'en va.)

SIMONE. Il a maigri encore.

LOUISE. Il mange. Il mange beaucoup. Il ne garde pas.

CLAUDE. Je dois finir ma tournée. Si quelqu'un a un télégramme à envoyer, le bureau ouvre à deux heures.

AUGUSTINE. Un télégramme à qui ?

CLAUDE. Je ne sais pas. On ne sait jamais. Il y a des gens qui ont des choses urgentes à dire.

(Claude sort. Un temps. Lucie plie sa feuille.)

LUCIE. Bon. Je vais demander à maman de garder la boutique fermée ce soir, et on écrit.

SIMONE. Je n'ai rien dit, moi.

LUCIE. Tu n'as pas dit non.

SIMONE. C'est pareil chez toi ? Ne pas dire non, c'est dire oui ?

LUCIE. Oui.

SIMONE. Mon Dieu, c'est de moi que tu tiens ça.

(Elles rassemblent leur linge. Augustine regarde Louise.)

AUGUSTINE. Et toi ?

LOUISE. Moi quoi ?

AUGUSTINE. Tu as dit non ?

(Louise met sa corbeille sur sa hanche.)

LOUISE. J'ai dit que Paul était sur la liste.

AUGUSTINE. Ce n'est pas non.

LOUISE. Non. Ce n'est pas non.

(Elle sort. Augustine sourit, reprend son drap et frotte plus fort.)

ACTE II : L'ÉPICERIE

SCÈNE 1

(L'épicerie de Simone, à midi. Un comptoir, une balance, des bocaux presque vides. Simone découpe des tickets dans une feuille. La clochette de la porte. Armand entre, son chapeau à la main.)

ARMAND. Bonjour, Simone.

SIMONE. Monsieur le maire.

ARMAND. Armand. On se connaît depuis que tu as six ans, tu m'appelais Armand quand je te donnais des dragées.

SIMONE. Vous ne me donnez plus de dragées.

ARMAND. Il n'y a plus de dragées.

(Il pose des feuilles de tickets sur le comptoir.)

ARMAND. Nos tickets d'avril. Agathe n'a pas eu le temps. Il me faudrait l'huile, si tu as l'huile.

SIMONE. J'ai un fond d'huile. Je le garde pour les tickets prioritaires.

ARMAND. Alors garde-le. J'ai soixante-sept ans, je ne suis pas prioritaire, je suis seulement vieux.

(Elle pèse des pâtes, en silence. Il regarde les bocaux.)

ARMAND. Des nouvelles de Marcel ?

SIMONE. Rien depuis janvier.

ARMAND. Les Américains libèrent les camps par milliers. Il y a des trains tous les jours.

SIMONE. Je sais.

ARMAND. Il va rentrer, Simone.

SIMONE. Je sais.

(Un temps.)

ARMAND. Ta fille est passée à la mairie, ce matin.

SIMONE. Ah.

ARMAND. Elle a demandé du papier. Pour écrire des bulletins. Agathe lui a dit que le papier était réservé.

SIMONE. Lucie a vingt ans. Elle demande ce qu'elle veut.

ARMAND. Elle a raison de demander. À son âge, je demandais aussi. Je ne lui en veux pas.

SIMONE. Alors pourquoi vous m'en parlez ?

ARMAND. Parce que Marcel est sur ma liste. Et que si demain il y a une autre liste, une liste de femmes, ce sera une liste contre la mienne. Donc contre Marcel. Contre Paul. Contre les cinq qui sont là-bas et qui ne peuvent rien dire.

SIMONE. Personne n'a dit qu'on était contre eux.

ARMAND. Personne ne le dira. Mais quand ils rentreront, ils regarderont les résultats. On regarde toujours les résultats.

(Simone ne répond pas. Elle emballe les pâtes. Armand paie, compte ses pièces lentement.)

ARMAND. Tu te souviens, en 42, quand le contrôle économique est venu ?

SIMONE. Je me souviens.

ARMAND. Ils voulaient voir tes registres. J'étais là. Je leur ai dit que tes registres étaient chez moi, à la mairie, pour vérification. Ils sont repartis.

SIMONE. Je vous ai remercié.

ARMAND. Tu m'as remercié, oui. Je ne te demande rien, Simone. Je dis seulement que je sais à qui tu vends du sucre le dimanche, je sais que les gens de Clamecy viennent par le chemin du bois, et je n'en ai jamais parlé à personne. Je n'en parlerai jamais à personne.

SIMONE. Pourquoi vous me le dites, alors ?

ARMAND. Pour que tu saches que je sais. C'est tout. Ce n'est pas une menace. Je ne menace pas les gens que j'ai vus naître.

SIMONE. Non. Vous leur rappelez qu'ils sont nés.

(Un temps. Armand remet son chapeau sous le bras.)

ARMAND. J'ai tenu ce village cinq ans, Simone. Avec les Allemands à la mairie deux fois par semaine, et le maquis qui me demandait des tickets la nuit. Je demande seulement qu'on ne casse pas, la veille du jour où ça va mieux, ce qu'on a gardé debout.

SIMONE. Et si ça allait mieux avec quelqu'un d'autre ?

ARMAND. Alors on verra au prochain coup. Quand ils seront rentrés. Quand on sera tous là.

SCÈNE 2

(La clochette. Lucie entre, les mains vides, et voit Armand.)

LUCIE. Ah. Vous êtes là.

ARMAND. Bonjour, Lucie.

LUCIE. Le papier est sous clé, à la mairie. Votre femme me l'a dit très poliment. Elle m'a même proposé un biscuit.

ARMAND. Agathe fait des biscuits avec de la farine de châtaigne. Ils sont durs comme la loi.

LUCIE. C'est votre papier ?

ARMAND. C'est le papier de la commune. Pour les bulletins de la commune.

LUCIE. De la liste de la commune. La vôtre.

ARMAND. Les deux rames sont arrivées jeudi. Les bulletins de ma liste sont imprimés depuis quinze jours, à Clamecy, sur le papier de l'imprimeur. Je n'ai pas touché une feuille de la préfecture. Tu peux venir compter.

LUCIE. L'imprimeur n'a plus de papier depuis Noël. Tout le canton le sait.

ARMAND. Il lui restait un fond. En 43, quand les gendarmes cherchaient son fils pour le travail en Allemagne, j'ai oublié de trouver son adresse. En avril, il a trouvé du papier. C'est comme ça qu'un village tient.

LUCIE. C'est comme ça qu'un maire tient.

ARMAND. Les deux, Lucie. Souvent, c'est la même chose.

LUCIE. Alors pourquoi la préfecture est sous clé ?

ARMAND. Parce que tout ce qui est rare est sous clé. Le sucre aussi.

(Simone pose un bocal un peu fort.)

LUCIE. Vous avez peur.

ARMAND. De toi ?

LUCIE. D'une liste de femmes.

ARMAND. Lucie, en 1925, à mon premier conseil, j'ai fait voter un vœu pour que les femmes votent. Le seul du canton. Le père Pichon a quitté la salle. Alors ne viens pas me dire que j'ai peur des femmes.

LUCIE. Je ne dis pas que vous avez peur des femmes. Je dis que vous avez peur qu'elles votent maintenant.

ARMAND. Je n'ai pas peur. Je pense que ce n'est pas le moment.

LUCIE. C'est quand, le moment ?

ARMAND. Quand les hommes seront rentrés. Quand on pourra voter tous ensemble, à égalité, et pas pendant que la moitié du village est derrière des barbelés.

LUCIE. Les femmes ont attendu cent ans le moment. Pendant ce temps, les hommes votaient. Même ceux qui ne savaient pas ce qu'ils votaient. Même le père Pichon, pour sa jument.

ARMAND. La jument, c'était une protestation.

LUCIE. Contre quoi ?

ARMAND. Contre moi. Elle a eu trois voix.

(Lucie rit. Armand sourit.)

ARMAND. Tu veux que je te dise ce qui me fait peur ? Pas les femmes. Ce qui me fait peur, c'est qu'un homme rentre d'Allemagne, qu'il pèse quarante kilos, qu'il descende du car devant l'église et qu'il trouve que sa place a été prise. Sa place au conseil, sa place à table, sa place partout. Qu'il ait l'impression que le village a continué sans lui. Il y en a qui ne s'en remettent pas.

LUCIE. Et une femme qui a tenu sa place pendant cinq ans, et à qui on dit : merci, maintenant tu rends tout, retourne au lavoir, elle s'en remet comment ?

ARMAND. Elle s'en remet. Les femmes s'en remettent.

LUCIE. C'est ce qu'on dit toujours de celles qu'on n'écoute pas.

(Un temps. La clochette. Agathe entre, un cabas au bras.)

AGATHE. Armand. La soupe.

ARMAND. J'arrive.

AGATHE. Elle n'attend pas, elle. Bonjour, Simone. Bonjour, Lucie. Tu as fini ton biscuit ?

LUCIE. Il est dans ma poche. Il me faudrait un marteau.

AGATHE. Les jeunes n'ont plus de dents. On a tout donné à la guerre, même les dents.

(Armand reprend son paquet de pâtes. Il hésite à la porte.)

ARMAND. Lucie. Dis à Louise de bien réfléchir. Ce n'est pas pour moi que je le dis.

LUCIE. C'est pour qui ?

ARMAND. Pour elle. Une femme de prisonnier qui se présente, avec le frère du mari sous son toit, les gens vont parler. Ce ne sera pas moi. Ce sera la boulangère, le curé, les Bouchard. Je ne veux pas ça pour elle.

SIMONE. Personne ne veut ça pour elle. C'est pour ça que tout le monde en parle.

ARMAND. Je sais. Je ne fais que la prévenir.

AGATHE. Tu préviens beaucoup de monde, aujourd'hui.

ARMAND. C'est mon rôle.

AGATHE. Oui. La soupe aussi, c'est ton rôle. Elle refroidit.

(Armand sort. Agathe reste un instant, regarde les bocaux vides.)

AGATHE. Tu n'as plus de bleu, Simone ? Pour le linge ?

SIMONE. Plus depuis février.

AGATHE. Dommage. Il y a des choses qui ne partent qu'au bleu.

(Elle va pour sortir. Lucie l'arrête.)

LUCIE. Madame Delorme. La clé du placard, à la mairie, c'est votre mari qui l'a ?

AGATHE. Mon mari n'a jamais eu une clé de sa vie. Il les perd. C'est moi qui ai toutes les clés.

LUCIE. Alors vous pourriez...

AGATHE. Je pourrais beaucoup de choses. Je suis à la mairie tous les jours depuis vingt ans. Bonne soupe, mesdames.

(Elle sort. La clochette.)

SCÈNE 3

(Un temps. Simone range les tickets d'Armand. Lucie sort le biscuit de sa poche, le frappe sur le comptoir. La clochette : Louise entre, suivie d'Augustine.)

AUGUSTINE. Elle a quelque chose à dire. Je l'ai trouvée devant la mairie, en train de lire l'affiche. Elle la lisait depuis un quart d'heure. Il y a dix lignes.

LOUISE. Je ne la lisais pas. Je regardais.

LUCIE. Quoi ?

LOUISE. « Paul Mercier, cultivateur. » Cultivateur. Paul n'a pas cultivé une betterave depuis juin 40. La ferme, c'est moi qui la cultive. Les sept hectares, les deux vaches qui restent, le cheval qu'on a caché dans la grange des Bouchard. Sur l'affiche, c'est lui le cultivateur. Moi, je ne suis rien. Je ne suis pas sur l'affiche, je ne suis pas dans le métier.

AUGUSTINE. Dis la suite.

LOUISE. Laissez-moi dire la suite. Je me suis dit : si Paul rentre demain et qu'il lit ça, il va rire. Il va dire : cultivateur, moi ? C'est Louise. Il dirait ça. Il est comme ça. Alors je me suis dit...

(Elle s'arrête.)

LUCIE. Tu te présentes ?

LOUISE. Je n'ai rien à perdre. Si je ne suis pas élue, je retourne à mes vaches, elles ne lisent pas les résultats.

AUGUSTINE. Elle se présente.

LOUISE. Mais je ne fais pas une liste contre Paul. Je ne fais pas de discours. Je ne vais pas devant l'église avec un drapeau.

LUCIE. On n'a pas de drapeau.

LOUISE. Tant mieux.

LUCIE. Alors il nous faut une liste. Louise. Augustine.

AUGUSTINE. Puisqu'on insiste.

LUCIE. Personne n'a insisté.

AUGUSTINE. Je devance.

LUCIE. Et maman.

(Un temps. Simone essuie le comptoir, qui est déjà propre.)

SIMONE. Non.

LUCIE. Maman.

SIMONE. Je ne peux pas, Lucie.

LUCIE. Tu as dit ce matin que tu n'avais pas dit non.

SIMONE. Eh bien maintenant je dis non. Comme ça, c'est clair. Ça te plaît, les choses claires.

LUCIE. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

SIMONE. Qui ?

LUCIE. Le maire. Il était là depuis combien de temps quand je suis arrivée ?

SIMONE. Il est venu acheter des pâtes.

LUCIE. Il a mis une demi-heure pour acheter des pâtes ?

SIMONE. Ce sont de mauvaises pâtes. Ça se choisit.

LOUISE. Laisse ta mère, Lucie.

LUCIE. Non, je ne la laisse pas. Papa est sur la liste du maire, papa est en Allemagne, et maman a peur. C'est ça ?

SIMONE. J'ai une boutique, Lucie. J'ai une boutique et une fille qui croit que la vie se fait avec des principes. La vie se fait avec des tickets, et les tickets passent par la mairie. Je ne serai pas sur votre liste. Je vous vendrai du papier, si j'en avais. Je n'en ai pas.

LOUISE. Simone, je ne te demande rien. Mais demain soir, quand on comptera, je voudrais que tu sois dans la salle. Pas sur la liste. Dans la salle. Pour que Marcel sache, en rentrant, que sa femme a regardé.

SIMONE. Je fermerai la boutique.

(Un temps.)

AUGUSTINE. Ça fait deux. Deux, c'est une liste ?

LUCIE. Deux, c'est un début.

SCÈNE 4

(La clochette, brutalement. Claude entre en courant, hors d'haleine, un papier bleu à la main.)

CLAUDE. Louise. Je viens de la ferme. Personne. Victor m'a dit que tu étais ici.

(Claude tend le papier. Personne ne bouge. Simone pose son torchon.)

LOUISE. C'est quoi ?

CLAUDE. Un télégramme.

LOUISE. Je vois que c'est un télégramme.

CLAUDE. Il est arrivé à midi dix. Je l'ai pris moi-même au télégraphe. Je l'ai relu trois fois. Prends-le, Louise.

LOUISE. Lis-le, toi.

CLAUDE. Je n'ai pas le droit. C'est à toi.

LOUISE. Claude. Tu l'as relu trois fois.

(Un temps. Claude déplie le télégramme.)

CLAUDE. « Libéré quatorze avril. Centre de rapatriement. Bonne santé. Rentre sous huit jours. Embrasse Victor. Paul. »

(Louise ne bouge pas. Puis elle s'assoit sur le sac de farine vide, près du comptoir.)

LOUISE. Bonne santé.

CLAUDE. C'est écrit.

LOUISE. Il a payé un mot pour dire bonne santé. Il ne paie jamais un mot de trop, Paul.

AUGUSTINE. Alors c'est vrai.

(Louise rit, puis cache son visage dans son tablier. Augustine pose une main sur son épaule.)

SIMONE. Il n'y a rien d'autre, Claude ?

CLAUDE. Rien d'autre, Simone. Rien pour Marcel. Pas encore.

SIMONE. Pas encore.

CLAUDE. Les trains arrivent. Il y en a tous les jours.

SIMONE. Tu le dis à tout le monde.

CLAUDE. Je le dis à tout le monde parce que c'est vrai pour tout le monde.

(Un temps. Claude referme la sacoche.)

CLAUDE. Pendant cinq ans, j'ai monté les côtes de ce village avec des télégrammes. Dans les cours, les chiens aboyaient, et puis les femmes sortaient, et elles me voyaient avec le papier bleu, et elles savaient. Elles savaient avant que j'ouvre la bouche. Il y en a une, aux Bouchard, qui a fermé la porte. Elle ne voulait pas que je le lui donne. J'ai attendu dehors une heure. Celui-là, je l'ai apporté en courant. Depuis le bureau. Je n'ai jamais couru avec un télégramme.

LOUISE. Merci, Claude.

CLAUDE. Il ne faut pas me remercier. Je suis la Poste.

(Lucie, qui n'a rien dit, s'approche.)

LUCIE. C'est merveilleux, Louise.

LOUISE. Oui.

LUCIE. Il sera là pour le second tour, s'il y en a un.

(Un temps. Louise se lève, défait son tablier, le replie.)

LOUISE. Lucie. Je ne me présente pas.

LUCIE. Quoi ?

LOUISE. Je ne me présente pas. Il rentre dans huit jours. Il va descendre du car devant l'église, et la première chose qu'il va voir, c'est sa femme sur une liste contre la sienne ? Tout le village va lui raconter que je ne l'ai pas attendu. Non.

LUCIE. Tu l'as attendu cinq ans !

LOUISE. Justement. Je peux attendre huit jours de plus.

AUGUSTINE. Ce n'est pas huit jours, Louise. C'est six ans. C'est les

prochaines élections.

LOUISE. Alors ce sera dans six ans.

LUCIE. Tu disais tout à l'heure qu'il rirait. Cultivateur, moi ? C'est Louise. Tu l'as dit.

LOUISE. Je ne sais pas ce qu'il dirait. Je ne sais plus. Ça fait cinq ans. Il a peut-être changé. Victor a changé. Il se lave quatre fois par jour et il compte les gens dans la cuisine, la nuit.

(Elle va vers la porte.)

LOUISE. Je vais faire sa chambre. Il faut aérer. Il faut tuer une poule. Il faut que je trouve du vrai café, Simone, tu en as ?

SIMONE. J'en garde un paquet. Je te le donne.

LOUISE. Je te le paierai.

SIMONE. Tu ne me paieras rien.

(Louise sort. La clochette. Silence.)

LUCIE. Voilà. C'est fini.

AUGUSTINE. Rien n'est fini. Il reste une candidate.

LUCIE. Qui ?

AUGUSTINE. Je te laisse deviner. Elle a soixante-cinq ans.

CLAUDE. Soixante et onze.

AUGUSTINE. Toi, va porter ton courrier.

ACTE III : LA NUIT

SCÈNE 1

(La mairie, le même soir. Un bureau, un placard fermé, des registres. Agathe est assise au bureau, une plume à la main. Armand marche de long en large, les mains dans le dos.)

ARMAND. « Monsieur le Préfet. » Non. « Monsieur le Préfet, j'ai l'honneur de vous faire savoir. »

AGATHE. Je l'ai.

ARMAND. « ... que les opérations électorales se dérouleront demain à Bellegrange dans le calme et la dignité. »

AGATHE. Dans le calme.

ARMAND. Et la dignité.

AGATHE. Tu es sûr, pour la dignité ?

ARMAND. Pourquoi ?

AGATHE. Lucie Garnier est passée trois fois devant la mairie cet après-midi. La troisième fois, elle a craché sur les marches.

ARMAND. Elle a craché ?

AGATHE. Elle a fait semblant. Mais avec beaucoup de conviction.

ARMAND. Mets « dans le calme ». On verra pour la dignité.

(Agathe écrit. Armand s'arrête devant le placard, touche la serrure.)

ARMAND. Les rames sont toujours là ?

AGATHE. Sous clé.

ARMAND. Et la clé ?

AGATHE. À sa place.

ARMAND. C'est-à-dire ?

AGATHE. À la place où tu ne la cherches jamais.

(Armand sourit, reprend sa marche.)

ARMAND. « Une liste concurrente pourrait être présentée. » Non. Ne mets pas ça.

AGATHE. Je ne l'avais pas mis.

ARMAND. Tu crois qu'elles vont le faire ?

AGATHE. Je crois qu'elles n'ont pas de papier.

ARMAND. Ce n'est pas ce que je demande.

(Un temps. Agathe repose sa plume.)

AGATHE. Qu'est-ce qui te fait peur, Armand ? Pas Louise. Louise ne ferait pas de mal à une mouche, sauf aux poules.

ARMAND. J'ai soixante-sept ans. Si je perds demain, je suis quoi ? Le vieux qui était maire pendant la guerre. Celui qui a serré la main du commandant allemand sur les marches de l'église. Je l'ai serrée, Agathe. Pour garder les chevaux du village. On le dira quand même. On dira : il a serré la main, et puis les femmes l'ont mis dehors.

AGATHE. Personne ne dit ça.

ARMAND. Pas encore. Je veux rendre les clés quand Paul et Marcel seront rentrés. Pas qu'on me les arrache la veille.

AGATHE. Tu ne les as pas, les clés.

ARMAND. C'est une façon de parler.

AGATHE. Non. C'est une façon d'écrire.

(Un temps. Il la regarde.)

ARMAND. Louise ferait une bonne conseillère, tu sais. Je le pense. Dans six ans.

AGATHE. Et moi ?

ARMAND. Toi ?

AGATHE. Si c'était moi, sur leur liste.

(Armand rit, doucement. Il vient derrière elle, pose les mains sur ses épaules.)

ARMAND. Toi, tu n'as pas besoin d'être au conseil. Tu es dans tous mes papiers.

AGATHE. Oui. Sous ton nom.

(Il l'embrasse sur le front. Il regarde la pendule.)

ARMAND. Neuf heures. Je monte. Tu viens ?

AGATHE. Je passe chez ma sœur. Je lui ai promis.

ARMAND. Embrasse-la pour moi.

AGATHE. Je n'y manquerai pas.

(Armand sort. Agathe relit la lettre, la plie. Puis elle sort une clé de son corsage, ouvre le placard, et prend une rame de papier blanc.)

SCÈNE 2

(La cuisine de la ferme des Mercier, le soir. Une grande table, une lampe à pétrole, un encrier. Par la fenêtre, la lumière de la grange. Augustine est assise en bout de table, une feuille devant elle. Lucie taille un crayon avec un couteau.)

LUCIE. Elle a dit oui pour la table ?

AUGUSTINE. Elle a dit : prenez la table, prenez l'encre, prenez ce que vous voulez, moi je plume une poule. Ça veut dire oui.

LUCIE. Ça veut dire qu'elle s'en lave les mains.

AUGUSTINE. Elle a les mains pleines de plumes. Elle se les lavera après.

(Augustine se lève, prend la feuille, se tient droite.)

AUGUSTINE. Écoute.

LUCIE. Quoi ?

AUGUSTINE. Ma profession de foi. Une candidate, il faut que ça parle.

LUCIE. On n'a pas le temps de faire des discours, il faut écrire trois cents bulletins.

AUGUSTINE. On écrira mieux après un discours. Écoute. « Électrices, électeurs de Bellegrange. »

LUCIE. C'est bien.

AUGUSTINE. J'ai mis électrices d'abord. Ils ont eu cent ans pour être devant, ils peuvent passer derrière un dimanche.

LUCIE. Continuez.

AUGUSTINE. « Je m'appelle Augustine Roux. Vous me connaissez tous. J'ai lavé vos draps, vos chemises, vos langes, et vos linceuls aussi. Je sais qui fait pipi au lit dans ce village, et à quel âge il a arrêté. Je ne le dirai jamais. C'est ma première promesse. »

LUCIE. C'est une menace.

AUGUSTINE. C'est une promesse. Ça dépend qui écoute. « Ma deuxième promesse : un toit sur le lavoir. Depuis cinquante ans, on lave sous la pluie, et depuis cinquante ans le conseil vote un toit pour l'église. L'église est très bien couverte. Le bon Dieu ne se mouille pas. Nous, si. »

LUCIE. Ça, c'est bon.

AUGUSTINE. « Ma troisième promesse : le respect de l'état civil. Je propose que la mairie cesse d'afficher la date de naissance des citoyennes. Un âge, ça se dit, ça ne s'affiche pas. »

LUCIE. Augustine...

AUGUSTINE. Je le mets à la fin, ce n'est pas le plus important. « Je ne suis pas savante. Je n'ai jamais été au conseil. Mais j'ai soixante-cinq ans de bon sens. »

LUCIE. Soixante et onze.

AUGUSTINE. J'ai six ans de bon sens que je garde pour moi.

(On frappe. Claude entre, la sacoche à la main.)

CLAUDE. Bonsoir. J'ai fermé le bureau à sept heures. La lumière se voit depuis la route, ici.

LUCIE. Tant mieux. On ne cache plus rien, maintenant.

CLAUDE. Je n'ai rien vu. Je passe, c'est tout.

AUGUSTINE. Tu passes avec ta sacoche ?

(Claude pose la sacoche sur la table, l'ouvre, en sort une liasse de formulaires.)

CLAUDE. Des formulaires de télégramme. Deux cents. Le dos est blanc.

LUCIE. Claude !

CLAUDE. Ils sont comptés. Je les remettrai de ma poche. Ce n'est pas un don, c'est un prêt à la Poste par la Poste.

AUGUSTINE. Je croyais que tu étais neutre.

CLAUDE. Je le suis. Je prête du papier à tout le monde. Si le maire en voulait, je lui en prêteraï aussi.

AUGUSTINE. Il a de l'imprimé, lui.

CLAUDE. Ce n'est pas ma faute.

(Lucie prend un formulaire, le retourne, commence à écrire. Claude regarde par-dessus l'épaule de Lucie. Un temps.)

CLAUDE. Ah.

LUCIE. Quoi, ah ?

CLAUDE. Le bulletin doit être blanc. Sans signe distinctif. Si on le tient devant la lampe...

(Lucie lève le formulaire devant la lampe.)

LUCIE. On voit l'imprimé de l'autre côté. « Administration des Postes. »

CLAUDE. C'est un signe distinctif. Le bulletin est nul.

AUGUSTINE. Tu n'aurais pas pu y penser avant de monter la côte ?

CLAUDE. J'y ai pensé en la montant. Mais j'avais déjà la sacoche.

LUCIE. Alors on n'a rien. On a une table, une lampe, de l'encre, une candidate, et pas une feuille.

AUGUSTINE. On a une candidate, déjà. C'est l'essentiel.

LUCIE. Une liste d'une personne, sur pas de papier.

(Augustine replie sa profession de foi, la met dans son corsage.)

AUGUSTINE. Je la garde. Pour la prochaine fois.

LUCIE. Il faut aller chercher maman. Elle a du papier d'emballage.

AUGUSTINE. Du papier gris ? Pour voter ?

LUCIE. C'est mieux que rien.

CLAUDE. C'est nul aussi. Il faut du blanc.

LUCIE. Alors j'y vais quand même. Si elle ne vient pas pour le papier, elle viendra pour l'écriture. Elle a la plus belle écriture du canton. Venez, Augustine.

AUGUSTINE. Pourquoi moi ?

LUCIE. Parce que si c'est moi qui demande, elle dira non. Si c'est une candidate, elle n'osera pas.

(Augustine se lève et ajuste son chapeau. Elles sortent. Claude reste un instant, puis range les formulaires dans la sacoche, un par un, en les comptant. Au dernier, Claude s'arrête, le regarde, et le glisse dans une poche.)

SCÈNE 3

(Louise entre par la porte du fond, une poule plumée à la main, des plumes sur le tablier. Elle voit Claude.)

LOUISE. Elles sont parties ?

CLAUDE. Chercher Simone. Et du papier. Il n'y a pas de papier.

LOUISE. Tant mieux.

CLAUDE. Tu ne le penses pas.

LOUISE. Je pense ce que je veux, dans ma cuisine.

CLAUDE. C'est vrai. Bonne nuit, Louise. Pour Paul, ça me fait chaud au cœur. Je voulais le dire.

LOUISE. Je sais, Claude.

(Claude sort. Louise pose la poule sur la table vide. Elle s'assoit. Victor entre, une lanterne à la main.)

VICTOR. Les vaches sont rentrées. La noire boîte encore.

LOUISE. Je regarderai demain.

VICTOR. Demain, c'est dimanche.

LOUISE. Les vaches ne savent pas que c'est dimanche.

(Il pose la lanterne. Il regarde la poule.)

VICTOR. C'est pour Paul ?

LOUISE. Elle va attendre une semaine au frais. Il n'y a pas d'autre poule qui ponde moins.

VICTOR. Il va être content. Il parlait de poule au pot. Au camp, ils parlaient tous de cuisine. Le soir, dans la baraque, un racontait une recette, et les autres écoutaient. Ça durait une heure, une recette. On mettait tout. On mettait même ce qu'il n'y avait jamais eu dedans.

LOUISE. Il parlait de moi ?

VICTOR. Il lisait tes lettres.

LOUISE. À toi ?

VICTOR. À tout le monde. À la baraque. Quarante hommes. Il les lisait à voix haute, le dimanche, sauf les passages. Il sautait les passages.

LOUISE. Quels passages ?

VICTOR. Je ne sais pas, il les sautait.

(Un temps. Louise regarde ses mains.)

LOUISE. Il n'y avait rien d'intéressant dans mes lettres. Les vaches, la collecte, le prix du foin.

VICTOR. Le caporal autrichien et les chevaux. Les battages du père Pichon. La réquisition de la jument, quand tu as dit au lieutenant qu'elle avait la morve et qu'il a reculé jusqu'au portail. Ils pleuraient de rire, Louise. Il y avait un instituteur de Lille qui demandait la suite chaque semaine.

LOUISE. Je ne savais pas.

VICTOR. Ils t'avaient donné un nom, dans la baraque.

LOUISE. Quel nom ?

VICTOR. Madame le maire.

(Louise rit, puis s'arrête.)

LOUISE. C'était pour se moquer.

VICTOR. C'était pour tenir.

(Un temps. Louise se lève, va à la fenêtre, regarde la grange.)

LOUISE. Tu veux savoir le pire, Victor ?

VICTOR. Si tu veux le dire.

LOUISE. Le pire, c'est que j'ai aimé ça. Pas la guerre. Pas les nuits. Pas les lettres qui n'arrivaient pas, ni le courrier qu'on guette à la fenêtre. Mais le matin, à cinq heures, quand je sortais dans la cour, que je savais ce qu'il y avait à faire, et que c'était moi qui décidais. Les foin, c'est mardi. La noire, on la garde. Le cheval, on le cache chez les Bouchard. Personne pour me dire : attends, on va voir. Cinq ans que personne ne me dit : on va voir. Et maintenant il rentre, et je suis heureuse, je te jure que je suis heureuse, et il y a une petite voix qui demande : et le matin, à cinq heures, qui va décider ? J'ai honte de cette voix-là.

VICTOR. Il ne faut pas.

LOUISE. Tu dis ça.

VICTOR. Au camp, on avait tous une petite voix comme ça. La mienne demandait si j'avais vraiment envie de rentrer. Si ce n'était pas plus simple, là-bas, avec la soupe à heure fixe et personne à qui expliquer.

LOUISE. Et alors ?

VICTOR. Alors je suis rentré. La voix aussi. On vit à trois, maintenant.

(Un temps. Victor s'assoit à la table. Louise revient s'asseoir en face de lui.)

VICTOR. Au camp, on a voté.

LOUISE. Voté ?

VICTOR. Pour l'homme de confiance. Celui qui parle aux Allemands au nom de tous, qui reçoit les colis de la Croix-Rouge, qui partage. On votait sur un papier de cigarette. Paul s'est présenté.

LOUISE. Paul ? Il ne parle jamais.

VICTOR. Il parlait, là-bas. Il y avait un sergent de Nevers en face de lui, qui voulait la place. On a compté les papiers sur une couverture. Paul a gagné d'une voix.

LOUISE. D'une voix.

VICTOR. Le soir, il m'a dit : tu sais qui a voté pour moi, la voix qui a fait la différence ? Moi. Je me suis mis. Il a dit : si je ne vote pas pour moi, je ne vois pas pourquoi les autres le feraient.

(Un temps long. Louise touche la poule.)

LOUISE. Et toi, tu as voté pour qui ?

VICTOR. Pour le sergent.

LOUISE. Victor !

VICTOR. Il avait du tabac. Mais Paul a gagné quand même. Grâce à lui.

(Louise rit. Victor sourit.)

LOUISE. Je ne peux pas me présenter contre lui, Victor.

VICTOR. Alors ne te présente pas contre lui. Mets-le sur ta liste.

LOUISE. Sur ma liste ?

VICTOR. Mets les cinq. Paul, Marcel, les autres. Ils ne sont pas à Armand, les prisonniers. Ils ne sont à personne. Mets tout le monde. Recopie son affiche.

LOUISE. Et je change un seul nom.

VICTOR. Lequel ?

LOUISE. Le sien.

VICTOR. Le maire.

VICTOR. Comme ça, personne ne pourra dire que tu es contre les prisonniers, ni contre Bastien, qui ferre les chevaux pour rien depuis cinq ans. Tu n'es contre personne. Tu es contre un nom. Un seul. Et il a eu vingt ans pour s'y préparer.

LOUISE. Et toi ? Tu voulais qu'on te raye.

VICTOR. Si tu me rayes, on dira que c'est à cause des bruits. Je reste. Je ne veux rien présider, je ne veux plus voter sur des couvertures, mais je reste. Je dormirai pendant les réunions.

(Un temps.)

VICTOR. Et puis il y a autre chose. À partir de ce soir, je dors chez Augustine.

LOUISE. Chez Augustine ?

VICTOR. Elle a une chambre vide depuis 1916. Je lui ai demandé tout à l'heure. Elle a dit : enfin un homme sous mon toit, les gens vont parler, ce n'est pas trop tôt.

LOUISE. Tu n'es pas obligé.

VICTOR. Si. Pour Paul. Pour toi. Pour que demain, quand ils te regarderont entrer dans l'isoloir, ils ne pensent qu'à ça : l'isoloir.

(Il se lève, prend sa lanterne.)

LOUISE. Victor.

VICTOR. Oui.

LOUISE. Tu compteras quand même les gens, la nuit, chez Augustine ?

VICTOR. Il n'y aura qu'elle. Ça ira vite.

(Il sort. Louise reste seule. Elle sort le télégramme de sa poche, le relit, le retourne. Elle trempe la plume dans l'encrier et écrit au dos, lentement. Elle regarde ce qu'elle a écrit, puis pose l'encrier au centre de la table.)

SCÈNE 4

(Un temps. La porte. Augustine entre, suivie de Lucie, puis de Simone, qui tient un plumier en bois contre elle.)

AUGUSTINE. Elle est venue.

SIMONE. Je suis venue écrire. Je ne suis pas sur la liste. Je tiens le crayon, c'est différent.

LUCIE. C'est très différent. Le crayon ne vote pas.

SIMONE. Toi, tais-toi.

(Elles voient Louise, debout, l'encrier au centre de la table.)

AUGUSTINE. Tu as fini ta poule ?

LOUISE. J'ai fini ma poule.

AUGUSTINE. Et ?

LOUISE. Et je me présente.

(Un silence. Lucie pousse un cri, plaque sa main sur sa bouche.)

SIMONE. Et Paul ?

LOUISE. Paul est sur la liste. Sur la nôtre. Tout le monde est sur la nôtre : on recopie l'affiche du maire, ligne pour ligne, et on change un seul nom. Le sien. Je ne prends pas la place de Paul. Je prends celle d'Armand.

SIMONE. Et Marcel ?

LOUISE. Marcel aussi. Ton mari sera sur les deux listes, Simone. Il ne peut pas perdre.

(Simone pose son plumier. Elle s'assoit.)

SIMONE. Il n'a jamais été sur deux listes. Il va être insupportable.

AUGUSTINE. Et moi ?

LOUISE. Il n'y a qu'un nom à changer, Augustine. Si on en change deux, ce n'est plus la liste du maire avec une femme dedans. C'est la liste des femmes contre le maire.

AUGUSTINE. Si on en changeait deux, je serais la deuxième.

LOUISE. Vous seriez la deuxième.

AUGUSTINE. Deuxième. C'est la place de celle qui remplace la première quand elle a la grippe.

LOUISE. Je n'ai jamais la grippe.

(Augustine sort la profession de foi de son corsage, la regarde, la remet en place.)

AUGUSTINE. Alors je ne serai la deuxième de personne. Garde ton nom tout seul, il se verra mieux. Ma profession de foi attendra 1951. Je serai plus jeune.

LUCIE. On a une candidate, dix noms, une table, une plume, et pas de papier.

(On frappe. Toutes se figent. La porte s'ouvre : Agathe, un paquet enveloppé de papier kraft sous le bras.)

AGATHE. Bonsoir. Je ne vous dérange pas ?

LOUISE. Madame Delorme.

AGATHE. Armand dort. Il dort à neuf heures depuis la Libération. Pendant l'Occupation, il ne dormait pas du tout. Il rattrape.

(Elle pose le paquet sur la table, défait la ficelle. Une rame de papier blanc.)

LUCIE. C'est...

AGATHE. Une rame de la préfecture. Cinq cents feuilles. L'autre reste à la mairie, pour les bulletins blancs.

SIMONE. Il sait que vous êtes là ?

AGATHE. Il sait que je suis sortie. Il croit que je suis chez ma sœur. Ma sœur est morte en 38, mais il ne fait pas attention à ces choses-là.

AUGUSTINE. Pourquoi vous faites ça ?

AGATHE. Parce que c'est le papier de la commune. Et que dans une élection, il faut deux papiers pour deux listes. Sinon ce n'est pas une élection, c'est un baptême.

LOUISE. Il va être furieux.

AGATHE. Armand n'est jamais furieux. Il est déçu. C'est beaucoup plus long.

(Elle s'assoit au bout de la table, retire ses gants.)

LUCIE. Vous allez écrire avec nous ?

AGATHE. Non.

LUCIE. On n'aura jamais fini à quatre.

AGATHE. Je ne peux pas écrire, Lucie. Mon écriture, tout le village la connaît. Les affiches de la mairie, les actes, les certificats, les cartes d'alimentation, les lettres au préfet, les réponses aux Allemands. Depuis vingt ans. Armand signe. Il a une très belle signature. C'est la seule chose qu'il écrive. Et quand il dort, je la fais aussi.

(Un temps.)

SIMONE. C'est vous qui avez écrit mes registres ? En 42, quand il les a pris pour vérification ?

AGATHE. Je les ai recopiés. Les tiens avaient des taches de sucre.

(Simone baisse les yeux. Augustine ricane.)

AUGUSTINE. Alors c'est vous, le maire.

AGATHE. Non. Le maire, c'est celui qui signe. Moi, je suis l'écriture.

AUGUSTINE. Et l'affiche avec l'âge des femmes, c'est vous aussi ?

AGATHE. L'état civil, c'est moi.

AUGUSTINE. Je ne vous le pardonnerai jamais.

AGATHE. J'ai soixante-huit ans, Augustine. C'est écrit à côté du vôtre. On est quittes.

(Lucie distribue les feuilles. Simone ouvre son plumier, prépare les plumes. Louise trempe la sienne.)

LUCIE. L'affiche du maire, dans l'ordre, sauf la première ligne. Louise Mercier. Fernand Bastien. Émile Bouchard. Joseph Pichon. Les cinq prisonniers. Victor Mercier. Dix noms. Sur chaque feuille.

SIMONE. Dix noms, trois cents feuilles. Trois mille noms.

AUGUSTINE. À quatre, ça fait cinq cents chacune.

LUCIE. Sept cent cinquante.

AUGUSTINE. Je ne compte pas après cinq cents, ça me fatigue.

(Elles écrivent. Le grattement des plumes. Agathe les regarde, les mains croisées.)

SIMONE. Augustine, vous avez écrit votre nom.

AUGUSTINE. Où ça ?

SIMONE. En bas. Après Victor. Avec deux R à Roux.

AUGUSTINE. C'est la main. Elle a l'habitude.

SIMONE. Il y a dix sièges. Le onzième nom, on ne le compte pas.

AUGUSTINE. Toujours les mêmes qu'on ne compte pas.

AGATHE. Et deux R, c'est une faute.

AUGUSTINE. Deux R, c'est pour qu'on me remarque.

(Augustine refait sa feuille. Un temps. Les plumes.)

LOUISE. C'est bizarre.

LUCIE. Quoi ?

LOUISE. D'écrire son nom. Je l'ai écrit trente fois. À la trentième, on ne sait plus si c'est un nom. On dirait un mot. Louise. Ça ne veut plus rien dire.

AGATHE. C'est pour ça qu'Armand ne signe qu'une fois par papier.

(Un temps. Les plumes. Lucie bâille, pose la tête sur ses bras, continue d'écrire d'une main.)

SIMONE. Lucie, tu dors.

LUCIE. J'écris.

SIMONE. Tu écris en dormant. Ton Garnier finit par un ronflement.

(Lucie s'endort pour de bon. Simone lui retire la plume, la recouvre de son châle, et reprend la feuille là où elle s'était arrêtée.)

AGATHE. Je vais rentrer. Il se réveille à quatre heures pour vérifier que je suis là.

LOUISE. Madame Delorme. Merci.

AGATHE. Ne me remerciez pas. Demain, je vote pour mon mari.

(Elle remet ses gants, sort. Les plumes. La lampe baisse. Louise écrit son nom, s'arrête, le regarde, et continue.)

ACTE IV : LA SALLE DE CLASSE

SCÈNE 1

(Dimanche 29 avril, huit heures moins cinq. La salle de classe. Les pupitres poussés contre les murs, une table au centre avec une urne en bois fermée par deux cadenas. Dans un coin, un rideau tendu sur une tringle : l'isoloir. Armand, en costume, dispose les bulletins imprimés sur la table. Agathe range des enveloppes. Claude attend, la carte d'électeur à la main.)

ARMAND. Deux cadenas. Une clé pour moi, une clé pour le premier assesseur. Agathe, les enveloppes ?

AGATHE. Trois cent douze. Une par inscrit. Comptées deux fois.

ARMAND. Claude, tu votes en premier ?

CLAUDE. Le télégraphe ouvre à neuf heures, même le dimanche. Je vote et je descends.

ARMAND. Il nous faut le bureau. Je préside. Les assesseurs, ce sont les deux plus âgés et les deux plus jeunes des électeurs présents. Il faut attendre qu'il y ait quelqu'un.

(La porte s'ouvre. Augustine entre, en noir, un chapeau à voilette, un panier au bras. Elle pose le panier sur la table : des bulletins écrits à la main, en piles.)

AUGUSTINE. Bonjour, monsieur le maire. Je dépose.

ARMAND. Vous déposez quoi ?

AUGUSTINE. Nos bulletins. À côté des vôtres. C'est la règle, Claude l'a dit, la circulaire l'a dit. Chacun apporte les siens.

(Armand prend un bulletin, le regarde, le tourne vers la fenêtre.)

ARMAND. C'est le papier de la préfecture.

AUGUSTINE. C'est du papier blanc.

ARMAND. C'est le papier de la préfecture. Je reconnais le grain. Il était sous clé.

(Il se tourne vers Agathe. Elle continue de compter les enveloppes.)

AGATHE. Trois cent dix, trois cent onze, trois cent douze.

ARMAND. Agathe.

AGATHE. Il était sous clé. J'ai la clé. J'ai toutes les clés, Armand, depuis vingt ans. Tu me les as données le jour où tu as perdu celle de l'église.

ARMAND. Tu aurais pu me le dire.

AGATHE. Tu aurais dit non.

ARMAND. Oui.

AGATHE. Tu vois. Ça nous a fait gagner du temps.

(Un temps. Armand repose le bulletin à côté des siens, aligne les deux piles.)

ARMAND. Bien. Deux listes. C'est une élection.

AGATHE. C'est ce que j'ai dit hier soir.

ARMAND. Hier soir, tu étais chez ta sœur.

AGATHE. Ma sœur te salue.

(Armand regarde la pendule.)

ARMAND. Huit heures. Électeurs présents : Agathe, Claude, madame Roux, et moi. Je préside. Pour la jeunesse, il y a Claude. Les deux aînées, Agathe et madame Roux. La clé à l'aînée : Agathe, soixante-huit ans. Agathe, tu tiens la deuxième clé.

AUGUSTINE. Non.

ARMAND. Non ?

AUGUSTINE. La deuxième clé, c'est pour surveiller la première. Je ne vais pas laisser la femme du maire surveiller le maire. C'est comme laisser le renard compter les poules.

AGATHE. Merci, Augustine.

AUGUSTINE. Ce n'est pas contre vous. C'est contre les renards.

ARMAND. La loi dit l'aînée. Vous en avouez soixante-cinq, Augustine. Je ne me permettrais pas d'en compter davantage.

AUGUSTINE. J'en ai soixante et onze.

(Un temps.)

ARMAND. Pardon ?

AUGUSTINE. Soixante et onze. Je suis l'aînée. Je suis plus vieille que vous, Armand, de quatre ans. Je vous ai porté sur mon dos quand vous aviez trois ans, à la fête de la Saint-Jean, parce que vous pleuriez. Je préside la vieillesse de ce bureau. Je m'assois à la table et je tiens la deuxième clé.

CLAUDE. C'est la date de l'état civil. Je l'avais dit.

AUGUSTINE. Toi, tu fais la jeunesse du bureau. Tais-toi et assieds-toi.

(Armand tend la deuxième clé à Augustine. Elle la prend, la serre dans son poing.)

ARMAND. Et que ça ne sorte pas d'ici, je suppose.

AUGUSTINE. C'est affiché sur le mur de la mairie, Armand. Ça peut sortir.

(Ils s'installent. Armand ouvre les deux cadenas avec Augustine, montre l'urne vide, la referme.)

ARMAND. L'urne est vide. Le scrutin est ouvert.

SCÈNE 2

(Onze heures. Le soleil est entré dans la classe. Armand, Augustine, Agathe et Claude sont assis derrière la table. Une file invisible avance. Lucie est adossée au chambranle de la porte, dehors, et regarde dedans.)

CLAUDE. Le télégraphe est fermé. Pour la première fois depuis 39, un dimanche, il est fermé.

ARMAND. Si quelqu'un meurt, il attendra lundi.

CLAUDE. Il n'y a plus personne qui meurt par télégramme. Maintenant, ils rentrent.

AUGUSTINE. Cent douze votants. Dont soixante et une femmes. Je les compte à part.

ARMAND. Ce n'est pas prévu sur le registre.

AUGUSTINE. C'est prévu dans ma tête.

(Victor entre, en veste propre. Il présente sa carte. Agathe la vérifie.)

AGATHE. Victor Mercier.

VICTOR. Présent.

(Il prend un bulletin imprimé, un bulletin écrit, une enveloppe. Il entre

dans l'isoloir. Le rideau. Il ressort presque aussitôt, met l'enveloppe dans l'urne.)

ARMAND. A voté.

VICTOR. Ça va plus vite qu'au camp. Il n'y a pas de sentinelle.

ARMAND. Tu as été rapide, Victor.

VICTOR. J'ai rayé un nom. Ça ne prend pas longtemps, un nom.

ARMAND. Lequel ?

VICTOR. Le secret du vote, monsieur le maire. C'est vous qui l'avez écrit sur l'affiche.

AGATHE. C'est moi qui l'ai écrit.

(Victor salue, sort. Il passe devant Lucie.)

VICTOR. Tu n'entres pas ?

LUCIE. Je n'ai pas le droit d'entrer dans l'isoloir. J'ai le droit de regarder la porte.

VICTOR. Dans un mois, tu auras le droit.

LUCIE. Dans un mois, il n'y aura plus rien à voter. Ils voteront tout sans moi.

VICTOR. Il y aura toujours quelque chose à voter. C'est comme le linge.

(Il sort. Simone entre, son cabas au bras. Elle présente sa carte, regarde Armand, et prend, sous ses yeux, un bulletin imprimé de sa liste à lui, un seul.)

SIMONE. Bonjour, monsieur le maire.

ARMAND. Armand.

SIMONE. Bonjour, Armand.

(Elle entre dans l'isoloir. Un temps. On entend fouiller dans le cabas. Elle ressort, met l'enveloppe dans l'urne.)

ARMAND. A voté.

SIMONE. Je retourne à la boutique. Elle est fermée, mais il y a les tickets à découper.

(Elle sort sans regarder Lucie. Lucie la suit des yeux. Un temps. Louise paraît à la porte, en robe du dimanche, un chapeau qu'on ne lui a jamais vu. Elle s'arrête sur le seuil, à côté de Lucie.)

LUCIE. Tu as un chapeau.

LOUISE. C'est celui de ma mère. Pour son mariage.

LUCIE. Tu entres ?

LOUISE. Il y a les Bouchard dans la cour. Et la boulangère. Et le curé, qui ne vote pas, mais qui regarde.

LUCIE. Qu'est-ce que ça peut faire ?

LOUISE. Ils vont me regarder entrer derrière le rideau, et ils vont compter. Le temps que je mets. Si je mets longtemps, c'est que j'hésite. Si je mets peu, c'est que j'avais décidé. Dans les deux cas, ils sauront.

LUCIE. Ils ne sauront rien. C'est fait pour ça, le rideau.

LOUISE. Tu n'as jamais habité un village, Lucie. Tu y es seulement née.

LUCIE. Tu entres ?

LOUISE. J'entre.

(Elle n'entre pas.)

LUCIE. Louise.

LOUISE. J'entre.

(Elle entre. Elle présente sa carte. Agathe la vérifie, ne dit rien. Louise prend un bulletin imprimé, un bulletin écrit, une enveloppe. Elle regarde l'isoloir.)

AUGUSTINE. Il ne mord pas, c'est un rideau.

LOUISE. Je sais.

(Elle entre dans l'isoloir. Le rideau se ferme. Un temps. Un long temps. Armand regarde la pendule. Augustine regarde le rideau.)

CLAUDE. Il y a du monde derrière, dans la cour.

ARMAND. Ils attendront.

(Un temps encore. On voit les pieds de Louise sous le rideau, qui ne bougent pas.)

AUGUSTINE. Tu sais écrire ton nom, Louise, tu l'as écrit trois cents fois cette nuit.

ARMAND. Madame Roux. On ne parle pas à l'isoloir.

AUGUSTINE. Je ne parle pas à l'isoloir. Je parle au rideau.

(Le rideau s'ouvre. Louise sort, l'enveloppe à la main. Elle la met dans l'urne.)

ARMAND. A voté.

(Louise reste devant la table. Armand la regarde.)

ARMAND. Paul est sur ma liste, Louise.

LOUISE. Il est sur la mienne aussi. Tout le monde est sur la mienne, sauf vous.

ARMAND. J'ai vu. C'est bien fait. Vous n'êtes contre personne. Seulement contre moi.

LOUISE. Je ne suis pas contre vous. Je suis à côté.

ARMAND. Au même endroit, alors. Il n'y a qu'une chaise.

LOUISE. Vous êtes allé voir Simone, hier.

ARMAND. J'ai acheté des pâtes.

LOUISE. Vous lui avez parlé du sucre. Vous avez parlé de Victor à Lucie, en sachant qu'elle me le répéterait. Et à moi, mardi, vous avez parlé de Paul, pour l'affiche. Vous ne menacez jamais personne, monsieur le maire. Vous prévenez. Vous avez prévenu tout le village, une personne à la fois.

ARMAND. J'ai tenu ce village cinq ans en prévenant les gens. C'est comme ça qu'on évite le pire.

LOUISE. Moi aussi, je l'ai tenu. Les sept fermes du haut, la collecte, les battages. Je n'ai prévenu personne. J'ai fait.

ARMAND. Je sais ce que vous avez fait. Personne ne le sait mieux que moi. C'est pour ça que je voulais que vous attendiez. Pour que Paul vous voie le faire, et que ça ne lui fasse pas peur.

LOUISE. Vous croyez que je vais lui faire peur ?

ARMAND. Je crois que tout ce qui a bougé pendant qu'il n'était pas là va lui faire peur. La ferme, son frère, sa femme. Je voulais lui laisser une chose qui n'aurait pas bougé. Le conseil. Moi.

LOUISE. Et à moi, qu'est-ce qu'on laisse ?

(Un temps. Armand ne répond pas.)

ARMAND. Vous avez mis du temps, derrière le rideau.

LOUISE. C'est le secret du vote, monsieur le maire. C'est écrit sur votre affiche.

AGATHE. Sur mon affiche.

(Elle sort. Augustine se penche vers Agathe.)

AUGUSTINE. Vous avez vu sa figure ?

AGATHE. Elle a la figure de quelqu'un qui sort de l'isoloir.

AUGUSTINE. Elle a la figure de quelqu'un qui a fait quelque chose de travers.

SCÈNE 3

(Six heures du soir. La lumière a tourné. La table est couverte d'enveloppes ouvertes. Claude déplie les bulletins et les lit ; Augustine et Agathe cochent sur deux feuilles. Armand surveille. Dans la salle, debout contre les pupitres : Louise, Simone, Lucie, Victor.)

CLAUDE. Liste Delorme, entière.

AUGUSTINE. Delorme, entière.

CLAUDE. Liste Mercier, entière.

AGATHE. Mercier, entière.

CLAUDE. Liste Delorme. Pichon rayé.

AUGUSTINE. Il y en a beaucoup qui rayent Pichon.

ARMAND. C'est la jument. On ne lui a jamais pardonné.

CLAUDE. Liste Delorme. Pichon rayé. Ajouté à la main : « Louise Mercier ».

AUGUSTINE. Celui-là veut le maire et Louise.

ARMAND. C'est permis. Il y a dix places.

AGATHE. C'est le deuxième comme ça.

(Claude déplie le bulletin suivant, s'arrête.)

CLAUDE. Liste Mercier. Tout est rayé. Et en bas, à la main, un seul nom :
« Augustine Roux ».

(Un temps. Tout le monde regarde Augustine.)

AUGUSTINE. Eh bien quoi ? Il y a une électricité qui a du goût.

LUCIE. C'est vous.

AUGUSTINE. Le vote est secret.

LUCIE. C'est écrit avec deux R à Roux.

AUGUSTINE. Il y en a qui ont des R en trop dans ce village, ça ne prouve rien.

CLAUDE. Augustine Roux : une voix.

AUGUSTINE. Une voix. On commence toujours par une.

(Claude déplie le bulletin suivant, le lève devant la lampe, le repose.)

CLAUDE. Un formulaire de télégramme. On lit « Administration des Postes » à contre-jour. Signe distinctif. Nul.

AUGUSTINE. Qui est-ce qui vote sur un télégramme ?

(Un silence.)

CLAUDE. Moi.

LUCIE. Vous saviez qu'il serait nul !

CLAUDE. C'est pour ça. Une voix pour quelqu'un, c'est une voix contre quelqu'un d'autre. La Poste ne vote contre personne.

AUGUSTINE. Tu as fermé le télégraphe pour voter nul ?

CLAUDE. Je voulais mettre une enveloppe dans l'urne. Ce qu'il y a dedans, ça ne regarde que la Poste.

ARMAND. Nul. Au suivant.

(Claude ouvre l'enveloppe suivante. Il en tombe un petit carré de papier. Claude le ramasse.)

CLAUDE. Il y a un ticket de pain dans l'enveloppe. Avec le bulletin.

ARMAND. Un ticket ?

CLAUDE. Un ticket de pain, avril. Catégorie A. Un objet dans l'enveloppe, c'est un signe distinctif. Le bulletin devrait être nul.

(Un silence. Simone ne bouge pas. Armand prend le ticket, le regarde longtemps.)

ARMAND. Ce n'est pas un signe. C'est un ticket de pain. Tout le monde a des tickets de pain dans ses poches, dans ce pays. Il est tombé. Le bulletin est valable.

CLAUDE. Monsieur le maire...

ARMAND. C'est le président du bureau qui décide. Lis.

CLAUDE. Liste Mercier, entière.

(Un temps. Armand repose le ticket sur la table, bien à plat.)

SIMONE. C'est le mien.

LUCIE. Maman.

SIMONE. Je les mets partout. Dans mon cabas, dans mes poches, dans mes livres. J'ai fouillé pour trouver le bon papier, il en est venu deux. Je l'ai pris sous ses yeux, son bulletin, et j'ai mis l'autre.

ARMAND. Je sais, Simone. Je t'ai vue prendre le mien ce matin, un seul, sous mon nez. Ceux qui votent pour moi n'ont pas besoin que je les regarde.

SIMONE. Vous saviez, et vous l'avez gardé valable.

ARMAND. Tu peux reprendre ton ticket. Il est valable aussi.

(Simone s'avance, reprend le ticket. Lucie lui prend la main.)

LUCIE. Tu avais peur, et tu l'as fait quand même. Moi, je n'ai jamais peur de rien. Ça ne compte pas pareil.

SIMONE. Ça comptera dans un mois. Tu verras, la main tremble.

(Claude déplie le bulletin suivant, le regarde, hésite.)

CLAUDE. Liste Mercier. « Louise Mercier » rayé. Et en bas, à la main : « Augustine Roux ».

(Augustine lève la tête. Elle regarde Louise. Louise regarde ses chaussures.)

AUGUSTINE. Deux voix.

LUCIE. Encore vous ?

AUGUSTINE. Non. Pas cette fois.

(Un temps. Augustine coche, sans quitter Louise des yeux.)

AUGUSTINE. J'ai une électricité. Une vraie. Qui n'est pas moi.

LOUISE. Ce n'est pas moi.

AUGUSTINE. Je n'ai rien demandé.

(Claude déplie le suivant. Le regarde. Le tourne vers la lampe.)

CLAUDE. Liste Delorme. « Armand Delorme » rayé. Ajouté, à la main : « Louise Mercier ».

VICTOR. Un de plus.

CLAUDE. C'est l'écriture.

ARMAND. Quelle écriture ?

CLAUDE. L'écriture des affiches. De la mairie. Des cartes d'électeur.

SIMONE. L'écriture de mes registres.

(Tout le monde se tourne vers Armand.)

VICTOR. Vous vous êtes rayé, monsieur le maire ?

(Armand ne répond pas. Il prend le bulletin des mains de Claude. Il le regarde. Puis il regarde Agathe. Agathe pose son crayon.)

AGATHE. Non. C'est moi.

ARMAND. Tu m'as dit que tu votais pour ton mari.

AGATHE. J'ai voté pour ton maréchal-ferrant, pour ton meunier, pour ton Pichon, pour tes cinq prisonniers, pour Victor qui n'en veut pas. J'ai voté pour toute ta liste, Armand, sauf pour un nom. Celui que j'écris depuis vingt ans au bas de tes lettres.

ARMAND. Pourquoi ?

AGATHE. Parce que c'est la première fois qu'on me demande mon avis avec une enveloppe. Les autres fois, tu me le demandais à table, et tu faisais le contraire.

ARMAND. Pas toujours.

AGATHE. Pas toujours. Le vœu de 1925, c'était mon idée.

(Un temps. Armand pose le bulletin devant Claude.)

ARMAND. Valable. Continue.

(La lumière baisse. Le temps passe. Les piles s'amenuisent. Quand la lumière revient, la lampe est allumée. Claude pose le dernier bulletin. Augustine et Agathe additionnent. Armand se lève, les feuilles à la main.)

ARMAND. Inscrits : trois cent douze. Votants : deux cent quatre-vingt-un. Blancs et nuls : trois. Suffrages exprimés : deux cent soixante-dix-huit. Majorité absolue : cent quarante.

LUCIE. Lisez.

ARMAND. Paul Mercier : deux cent soixante-dix-sept. Élu.

(Louise ferme les yeux.)

ARMAND. Marcel Garnier : deux cent soixante-seize. Élu.

SIMONE. Il en a un de moins. Il va le chercher toute sa vie.

ARMAND. Les trois autres prisonniers : élus. Fernand Bastien, Émile Bouchard : élus. Joseph Pichon : cent quatre-vingt-onze. Élu.

AUGUSTINE. La jument a pardonné.

ARMAND. Victor Mercier : deux cent cinquante et un. Élu.

VICTOR. Non.

ARMAND. Si.

VICTOR. J'avais rayé mon nom.

AUGUSTINE. Il y en a deux cent cinquante et un qui l'ont laissé. Tu dors chez moi depuis hier, ça t'a fait de la réclame.

ARMAND. Armand Delorme : cent trente-neuf.

(Un temps.)

ARMAND. Louise Mercier : cent trente-neuf.

(Un silence total.)

ARMAND. Augustine Roux : deux.

AUGUSTINE. Deux.

ARMAND. Neuf élus sur dix. Il manque une voix à madame Mercier. Il me manque une voix. Le dernier siège se jouera au second tour, le dimanche 13 mai, à la majorité simple. Celui qui a le plus de voix est élu. Ou celle.

LUCIE. Et si c'est encore égalité ?

(Armand ne répond pas. Augustine pose son crayon.)

AUGUSTINE. À égalité, c'est le plus âgé qui passe. C'est la loi. Je l'ai lue ce matin, pour la clé.

LUCIE. Le plus âgé, c'est...

AUGUSTINE. Lui. De vingt-huit ans. Pour une fois que l'âge sert à quelque chose, il faut que ce soit à lui.

(Un temps.)

AUGUSTINE. Il manque une voix à Louise. Je sais où elle est.

AGATHE. Et il en manque une à Armand. Moi aussi, je sais où elle est.

ARMAND. Le scrutin est clos. Merci à tous. La séance est levée.

SCÈNE 4

(La salle se vide. Victor sort avec Simone et Lucie. Agathe enfille ses gants et attend près de la porte. Claude range les enveloppes vides, les compte, puis sort. Augustine reste assise, la clé toujours dans le poing. Louise n'a pas bougé. Armand rassemble les bulletins inutilisés en une pile.)

ARMAND. Il en reste beaucoup. Des vôtres.

LOUISE. On en avait écrit trop. On avait peur de manquer.

ARMAND. Vous les garderez pour le 13.

LOUISE. Paul sera rentré, le 13.

ARMAND. Il votera.

LOUISE. Il votera comme il voudra. Moi aussi.

(Louise va au bout de la table, où reste la rame de la mairie. Elle prend une feuille blanche, s'assoit à la place de Claude et prend le crayon.)

ARMAND. À égalité, c'est moi, Louise.

LOUISE. Je sais compter. Je fais la collecte de sept fermes.

ARMAND. En 1925, j'ai mis vingt minutes à garder mon nom. Je ne l'ai jamais dit à personne.

LOUISE. Je suis contre vous, le 13.

ARMAND. Vous êtes contre mon nom. Ce n'est pas pareil. Et puis si je dois perdre, je préfère perdre contre quelqu'un qui a voté pour soi. Sinon, on ne sait jamais contre qui on a perdu.

(Il remet son chapeau. Agathe, à la porte, lui tend le bras.)

AGATHE. Tu m'en veux ?

ARMAND. Je suis déçu.

AGATHE. Ça va être long.

ARMAND. Quinze jours. Jusqu'au 13.

AGATHE. Et après ?

ARMAND. Après, tu me diras pour qui voter.

(Ils sortent bras dessus, bras dessous. Un temps. Augustine se lève, s'approche, regarde la feuille blanche devant Louise.)

AUGUSTINE. Tu t'es rayée.

LOUISE. Je vous ai donné ma voix.

AUGUSTINE. Je n'en voulais pas. Enfin si. Mais pas celle-là. Celle-là, c'était la tienne.

LOUISE. J'avais le crayon, j'ai vu mon nom en haut, et j'ai entendu tout le village derrière le rideau. Qu'est-ce qu'elle se croit. Pour qui elle se prend.

(Un temps. Louise écrit.)

LOUISE. Pour Louise Mercier.

AUGUSTINE. Et en dessous ?

LOUISE. Quoi, en dessous ?

AUGUSTINE. Sur l'affiche de la mairie, sous le nom, ils mettent le métier.

(Louise regarde la feuille. Elle écrit encore.)

LOUISE. Cultivatrice.

(Elle pose le crayon. Augustine ouvre son poing, regarde la clé de l'urne, et la met dans la poche de Louise. Noir.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.